

	Morvan Jean : Né en 1898 à Saint-Marc ; 1924, prêtre, instituteur à Sainte-Croix de Quimperlé ; 1926, étudiant à Angers ; 1929, professeur à Pont-Croix ; 1933, en congé ; 1935, professeur à Pont-Croix ; décédé le 5-07-1939. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1939 p. 461-463.
--	--

L'Abbé Jean Morvan, Professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix. — Le mercredi 5 juillet, s'éteignait, après une longue maladie, M. l'abbé Morvan, professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix. Le surlendemain, plus de cent prêtres accompagnaient jusqu'à sa dernière demeure celui qui avait su, par sa valeur humaine aussi bien que par son .esprit surnaturel, mériter l'estime de tous.

L'abbé Jean Morvan naquit à Saint-Marc, à la fin de l'année 1898. Au sortir de l'école des Frères de la paroisse, il entra, en sixième, au collège Notre-Dame du Creisker, à Saint-Pol-de-Léon. A peine ses études terminées, il fut mobilisé, prit part à la fin des hostilités et revint du front avec la Croix de guerre. Admis au Grand Séminaire de Quimper, en 1919, il fut de cette rentrée qui rassembla tous les séminaristes soldats récemment démobilisés, diacres de 1914 ou collégiens brutalement enlevés à leurs classes, tous mûris sur les champs de bataille, dont la rencontre allait donner aux Séminaires d'après-guerre un aspect si original, quelque chose d'émouvant et à la fois de martial. Son cours fut désigné pour faire la relève dans les écoles primaires du diocèse. Ce choix lui valut, ainsi qu'à beaucoup de ses confrères, d'être ordonné trois mois plus tôt, dès Pâques 1924. Affecté à l'école Sainte-Croix, à Quimperlé, il n'y séjourna que deux ans, le temps de se faire apprécier... et regretter. Puis il partit pour l'Université Catholique d'Angers, afin d'y poursuivre ses études. Il en revint, en 1929, avec le titre de licencié en Mathématiques, et fut nommé professeur de Sciences au Petit Séminaire de Pont-Croix. C'est là que, pendant neuf ans, il donna le meilleur de lui-même, se dépensant sans compter pour la formation des futurs prêtres. Mais bientôt sa santé commença de décliner. Au début de 1933 il sentit les premières atteintes graves du mal qui devait l'emporter et dut rentrer dans sa famille. Après un an de repos, il voulut pourtant rejoindre son poste ; à force d'énergie, il s'y maintint jusqu'en juillet 1938 ; puis il regagna Saint-Marc, qu'il ne devait plus quitter.

Telle fut la trop courte vie de M. l'abbé Morvan... De ses jeunes années, dès le collège, il apparut, semble-t-il, tel qu'il se révéla constamment dans la suite : grand travailleur, méthodique

Avec quelque minutie ; avant tout, homme de volonté, mettant toute sa ténacité à la poursuite d'un idéal qu'il avait conçu très beau... Ce qui frappait en lui, dès le premier abord, c'était une sérénité constante, un calme imperturbable dont il ne se départait jamais, pas même aux périodes de surmenage et qui se retrouvait jusque dans sa démarche habituellement un peu lente. Ceux qui ne le voyaient qu'en passant pouvaient ne pas le remarquer, car il ne chercha jamais à briller. En société, il parlait assez peu ; parfois il lançait une plaisanterie ou répondait de bonne grâce à une allusion malicieuse... Aussi bien, toute sa vie était-elle au-dedans, et les amis qui jouirent de son intimité, les petits séminaristes qui reçurent ses directions peuvent seuls dire ce qu'était l'âme de ce prêtre, le zèle de cet éducateur. Car prêtre et éducateur, voilà ce qu'il fut plus que tout le reste, avant tout le

reste : ménager de son temps, attentif à n'en pas perdre la moindre parcelle, il avait le souci constant de subordonner ses occupations intellectuelles à ses préoccupations apostoliques ; tout devait céder devant la perspective d'un bien à faire, et la visite d'un collégien en quête d'un conseil n'était jamais trop longue... Avec cela, homme de devoir, dans toute la force du terme : ce qu'il croyait devoir faire pour sa propre perfection ou dire pour le bien du prochain, il le faisait, il le disait, sans jamais transiger ni biaiser, quelque pénible que ce lui fût. Si d'aucuns ont pu le trouver parfois un peu distant, peu empressé à se mêler aux réunions, c'est qu'il s'était forgé un idéal exigeant et que sa nature répugnait à s'extérioriser.

Il faut l'épreuve aux âmes de cette trempe qui, peut-être, passeraient inaperçues dans une vie commune, pour révéler leurs richesses profondes. La maladie qui, pendant six ans, allait s'acharner sur son corps et le réduire à l'extrémité, ne parviendrait pas à abattre le courage de

M. l'abbé Morvan. Ceux qui l'ont approché, en particulier pendant la dernière année, - le clergé de la paroisse, quelques amis...- ont pu mesurer la solidité de sa vertu. N'ayant rien perdu de sa sérénité coutumière, il recevait toujours avec le même sourire, parfois douloureux, toujours résigné, ceux qui venaient le visiter. Pleinement abandonné au bon plaisir divin, il était également prêt à mourir comme à vivre et il le montra : c'est ainsi qu'on le vit, au sortir d'une crise particulièrement violente, dicter, avec un calme parfait et jusque dans le plus menus détails, ses dernières volontés : puis, le danger écarté, il reprit paisiblement son travail, classant ses notes, rangeant son fichier, comme si de rien n'était. Le Maître avait encore besoin de son labeur, de sa souffrance : il se remettait à vivre... Une nouvelle et cruelle épreuve le frappa bientôt et acheva de ruiner sa pauvre santé : le 23 avril, sa mère lui fut enlevée. D'abord accablé par cette catastrophe imprévue, il se reprit bien vite et sut trouver la force de faire face au malheur. Privé de sa mère de la terre, M. l'abbé Morvan résolut de recourir, en un suprême appel, à la Mère du Ciel : il partit pour Lourdes avec le pèlerinage diocésain. Sa sœur, revenue en hâte du Maroc pour prendre, à son chevet, la place de la maman disparue, comprit tout de suite, à voir son état de faiblesse, que la Vierge le guérirait ou le prendrait. Le voyage et le séjour à Lourdes furent épuisants, mais le malade, venu en pèlerin, tint pourtant à se rendre aux piscines, à s'y baigner plusieurs fois ; il voulut assister aux Processions du Saint-Sacrement. Chacun s'intéressait au sort de ce prêtre si éprouvé, et, le dernier jour, au moment des adieux à la Grotte, tous unirent leurs supplications émues et confiantes à celles du prédicateur qui conjurait la Vierge de rendre la santé à cet apôtre avide de se dévouer pour les âmes...

Les voies de Dieu ne sont pas les nôtres... L'abbé Morvan ne fut pas guéri. Quatre jours après son retour, il rendait son âme à Dieu, entouré des siens — sa sœur, son beau-frère rentré la veille même, du Maroc — assisté par les Sœurs de Jésus au Temple qui avaient maternellement veillé sur ses derniers jours.

Pour nous qui croyons à la fécondité du sacrifice, nous savons que la vie d'immolation de M. l'abbé Morvan aura été fructueuse pour les âmes, pour son cher Petit Séminaire qu'il aima jusqu'au bout. Pendant de longues années, « sa vocation, ce fut d'être malade » ; il l'accepta de la grande manière, en bon soldat du Christ.

Il fut inhumé, le premier vendredi du mois, par une suprême délicatesse du Cœur de Jésus, centre de sa piété et foyer de son zèle.